

## Michel Viala

---

Michel Viala est né le 17 mai 1933 à Genève (le même jour que Jean Gabin!). De père français et de mère italienne, il est de nationalité suisse. Après des études à Florimont et au Collège Calvin, il suit une formation aux Beaux-Arts de Genève. Il vient au théâtre par hasard, conçoit ou exécute des décors, puis joue dans de nombreuses pièces. Après des voyages en Afrique et en Asie, il écrit pour la radio et le théâtre. Il met plusieurs pièces en scène, tant en Suisse qu'à l'étranger. Il devient par la suite scénariste de cinéma et de télévision et redevient parfois comédien. Ses textes ont presque tous été joués ou réalisés. Certains ont été traduits en plusieurs langues. Il a reçu en Suisse le Prix SACD en 1984 pour l'ensemble de son œuvre.

Michel Viala

---

Poésie choisie



---

*camPoche*

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la publication accordée  
par le Département de la culture de la Ville de Genève  
et a été imprimé avec l'aide du Fonds de soutien à l'édition  
de la République et Canton de Genève

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche-poésie suisses en langue française

Les poèmes déjà publiés sont édités ici dans leur version  
de 1989 (*Choix de poèmes*. Genève: Éditions pEX, 1989).  
*Par Dieu qu'on me laisse rentrer chez moi* et *Cette douleur  
ce déracinement* ont été publiés dans *Théâtre incomplet I*.

Pour plus de renseignements,  
le lecteur pourra consulter le *Théâtre incomplet I & II*.  
Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2007.

« Poésie choisie »,  
deux cent cinquante-quatrième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le quarante-deuxième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration  
d'Huguette Pfander et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Photographie de couverture: Philippe Pache  
Photogravure: Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-255-3  
Tous droits réservés  
© 2009 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*ENFANTINE*

*À William Jacques*

*ENFANTINE.*

Écrit vers 1950.

Publications :

*Choix de poèmes.*

Genève: Éditions pEX, 1989.

Et : *Passé – Présent.*

Genève: Atelier vivant, 2000.

J'ai vu dans un morceau de ciel  
une maison comme un cœur de pierre  
par les fenêtres s'échappaient des sons tranquilles  
une enfant disait avec ses doigts  
des choses douces  
au gros piano pensif

Sur les parois des sacristies  
suspendus à de gros clous  
Jésus dans les bras de Marie mangée par des trous  
Marie et Jésus-fou s'ennuient

La lune a saupoudré le lac avec de l'or  
ils dansent les mâts noirs  
ils coupent l'ombre épaisse  
l'allument d'un éclair  
quand les falots cachés reparaissent  
un poisson mort rêve sur le dos  
il jette un éclat blanc sur l'eau

Te souviens-tu maman  
de nos promenades  
serrés l'un contre l'autre  
nous marchions sur les feuilles  
parfois sautant les flaques

tu m'entraînais  
et nous étions si gais  
et tu étais si belle  
offrant à la pluie ton visage et tes boucles  
que les gens noirs chuchotaient sous leur parapluie

Devant la glace ternie  
et que la lampe arrose  
d'un nuage de poudre rose  
voilà les artisans de comédie  
celui-là qui s'interrompt  
pour voir vraiment ce qui le modifie  
celui-là la bouche en rond  
soudain se stupéfie  
à voir dans ses yeux  
une femme aux longs cheveux

Le paysage qu'on a déguisé d'angles droits  
rêve  
derrière ses barreaux  
les yeux baissés vers le lac  
pour ne pas voir les nuages

Une belle dame marche sur des branches  
et les branches craquent  
les unes font tic  
les autres tac  
tic-tac tic-tac tic-tac

Adieu ma ville  
dors dors tout ton soûl



je m'en vais je ne sais où  
ailleurs  
ailleurs qui n'est nulle part  
adieu ma ville je pars

*VIOLENCES 1*

*À ma femme*

*VIOLENCES, POÈMES À CRIER.*

1970. Créé pendant le spectacle *LIGUAREL*  
par le Théâtre de l'Atelier de Genève.

Repris au Théâtre de l'Arsenic (Lausanne),  
dans une mise en scène de Serge Martin.

(27 novembre 1991.)

Publications :

Lausanne : La Cité, 1970.

Et : *Choix de poèmes.*

Genève : Éditions pEX, 1989.

Et : *Passé – Présent.*

Genève : Atelier vivant, 2000.

## OÙ VEUX-TU QUE J'AILLE

Où veux-tu que j'aille  
une araignée me mord le ventre  
j'ai faim  
je veux ma maison mon trou  
avec une haute barrière  
et des chiens pour chasser les va-nu-pieds  
et deux gardes armés  
et une armée avec un général et des avions  
et des fusées

je commanderai  
j'attaquerai  
qui s'approche de la frontière ta-ta-ta-ta-ta  
qui me manque de respect pan  
qui refuse d'acheter qui refuse de vendre boum  
qui ne chante pas  
qui ne baisse pas son pantalon  
qui me noyaute qui me subverge  
me tracule boum-boum-boum

Un terrain pour pas cher  
un terrain de première main  
avec l'eau l'électricité  
deux ans à travailler les samedis et les dimanches  
et voilà ma maison  
je prendrai une hypothèque  
j'emprunterai à ma mère

je signerai des traites  
je terminerai d'abord la chambre à coucher  
et la salle de bains avec une baignoire encastrée  
deux étages sous terre l'abri avec sa provision d'air  
le groupe électrogène  
le périscope  
des armoires surtout des armoires  
et pour les enfants une chambre sans fenêtre  
entièrement capitonnée  
des provisions pour deux ans  
on sera bien là-dedans  
et dans le clocheton une mitrailleuse de trente  
l'antenne de l'émetteur  
le radar d'approche  
le laser à gaz  
tout sera automatique  
des boutons partout  
pour fermer les fenêtres  
pour fermer les portes  
se couper de l'extérieur  
mûrir lentement comme une graine bleue  
dans sa gangue de céramique  
proliférer  
grouiller secrètement  
et qu'à la fin la graine éclate  
sous la poussée de milliers d'enfants sans main  
mes enfants  
blessés d'une autre guerre  
mes enfants-fourmis ouvrant leurs yeux de porcelaine  
mes enfants-araignées  
mes enfants-pilules  
mes enfants-drogués

mes enfants-chiens mes enfants-renards  
  qui me mordent le ventre  
mes enfants-bleuets qui poussent dans les prés  
mes enfants-fous mes enfants-loups...

## HIVER

L'hiver se termine  
prions que ce ne soit le dernier  
ma maison abandonnée de quatre jours de grise  
était devenue verte

d'aussi loin que je la vis  
je compris que ma mort n'était qu'une demi-mort  
je partirai moins souvent  
et plaise à dieu et à ses anges que je ne parte  
plus jamais

les camarades rabougris  
les femmes tristes des cités sans jardin  
les chants idiots que l'on chante à la guerre  
mais jamais aux champs  
tout cela fera que je ne partirai plus

Je revenais donc  
souillé d'idéal de bonne camaraderie

Dans le fossé qui borde le chemin  
(une petite fleur blanche brillait au soleil)  
j'ai jeté ma mitraillette  
(je n'assassine que les gens qui dorment :  
une goutte d'huile additionnée d'un composé  
de phosphore)  
ma mitraillette est donc une simple burette d'huile

comme on en achète dans les prisunics  
les supermarchés  
la fleur blanche lui dit bonjour sachant  
qu'elle ne resservirait plus

Ma maison mon chien me saluaient  
ils aboyaient tous deux  
ils pleuraient sur une note joyeuse  
proche du *la* de l'Observatoire de Neuchâtel  
un observatoire de mon pays connu  
du monde entier

L'hiver se termine  
prions que ce ne soit le dernier



N° 57

Le ciel s'est accroupi sur moi  
j'avais le ventre clouté d'étoiles  
ma haine clapotait comme un cœur  
une bulle rose en finissant  
vint éclabousser la nébuleuse dite obscure  
(c'est depuis ce forfait qu'on la distingue)

Le ciel en s'accroupissant sur moi  
m'avait marqué de son sexe  
au coin de la mâchoire  
une tache velue comme un papillon de nuit

Les chirurgiens peinèrent à transformer l'empreinte  
en cicatrice commode

Maintenant j'ouvre moins la bouche  
et ne terrorise plus les enfants

Ce cri je le garde  
et la nuit comme les chats  
je la vois au-dedans de moi

## LES YEUX DOUBLES

Homme rejeté par la mer  
Assez voyagé  
le sable a bu l'eau  
oublie ton voyage  
le jour va se lever

Algues  
petites sœurs échevelées  
aidez l'homme de ce pays  
enlacez-le  
frottez  
sa peau  
faites perler le sang

Plus loin que le regard sont les mots  
ailleurs est une légende  
le marin sur la mer est comme fou

Algues  
petites sœurs vertes  
lavez ces blessures de nulle part  
il n'est jamais parti  
n'est jamais revenu

Il est resté là le temps de son absence

## À MA CHÈVRE

Vendredi  
ma chèvre blanche  
a fait ces deux cabris

Dimanche à la ville  
toutes les femmes ressemblaient à ma chèvre

Robes blanches  
cous graciles  
lèvres quémanteuses de feuilles et de baisers  
regards tendres sous l'abri des cils  
cornes de cheveux sages  
et deux cabris blottis dans leur corsage

Mardi  
j'épousai ma chèvre et reconnus les deux petits

## PLUS DE MOTS GROSSIERS

Plus de mots grossiers  
de l'argent pour acheter pour payer  
j'entre dans un self  
je choisis  
je demande à un employé  
pardon monsieur les légumes  
les mouchoirs en papier  
j'arrive à l'étalage  
je me dis il faut des pommes  
je m'approche des pommes  
je les tâte  
non il ne faut pas toucher c'est marqué  
je les regarde j'hésite  
je lis les pancartes  
trois pour deux action très spéciale  
c'est avantageux j'en veux  
et je les prends tout simplement  
je les mets dans mon chariot j'arrive à la caisse  
je fais la queue  
je pose mes pommes sur le tapis roulant j'attends  
mes pommes avancent j'avance  
je souris à la caissière je l'invite à danser  
elle me sourit  
elle me raconte des histoires de supermarché  
je l'emmène boire de l'eau d'Évian

je prends un chariot la mets dedans  
et l'emporte sans payer  
le gérant les surveillants nous poursuivent  
je leur fais des pieds de nez  
je pousse mon chariot comme un forcené  
le vent gonfle son tablier  
je passe la quatrième je saute en marche  
et franchis premier la ligne d'arrivée  
j'ai gagné  
on me donne des bons d'achat un aspirateur  
un abonnement à un journal  
trois cigarettes dans un étui  
on me photographie on me marie  
j'épouse la caissière

## DIALOGUE N° 1

Le matin quand je rentre chez moi  
et que les autres sortent de chez eux  
je rentre chez eux quand ils sortent de chez moi  
et cela fait que je ne les vois jamais  
que je les entends seulement devenir  
  si petits dans mon oreille  
comme des oiseaux dans une grande cage  
parce qu'en réalité je crois rentrer chez moi  
mais je n'arrive nulle part  
chez moi  
et que la journée finit pour moi  
  quand elle commence pour eux  
et que je m'endors très vite dans un fauteuil  
et qu'alors ce n'est plus absurde comme au théâtre  
dans une pièce où le comédien est toujours seul  
où personne ne vient  
car précisément mon travail consiste  
  à travailler la nuit  
et que je suis seul pour garder  
  précisément je ne sais quoi  
mais que je garde quelque chose j'en suis sûr  
puisque'il n'y a personne

## LA GUERRE EST INEXPLICABLE

Je courais la campagne surpris de la férocité  
des insectes  
ce n'était partout que batailles meurtres pillages  
je devais à ma taille une sorte d'immunité  
mais pris par les événements je me surprénais  
parfois à fuir à toutes jambes  
des mantes religieuses plus grosses  
que des hippopotames  
galopaient derrière moi  
des guêpes comme des avions me fonçaient dessus  
je me souviens du combat sans merci  
que se livrèrent une chenille et des fourmis  
et tant de férocité ne m'étonnait absolument pas  
je trouvais naturel que l'on s'entretua

Plus tard je crus découvrir chez l'homme  
le refus de cette bestialité  
Dieu pour épargner aux bons de pénibles spectacles  
confiait aux méchants les basses besognes  
puis il mourut  
la mode vint de ces philosophes  
qui pour expliquer la cruauté  
parlent aux enfants de chenilles et de fourmis  
je connaissais le sujet  
la guerre est inexplicable

Fendez-moi la tête et voyez si de tous ces cris  
mon cerveau ne conserve pas la trace  
s'il ne s'en échappe une fumée et une odeur

Une autre hypothèse  
je ne suis que la cellule d'un grand corps  
souffrant de fièvres intermittentes  
que nous appelons guerres

La guerre est inexplicable  
quand je serai mort ouvrez-moi le ventre  
et voyez qui de mon cœur  
ou de mes boyaux gagna la bataille  
la guerre est inexplicable

*Aujourd'hui la guerre menace. Voici un poème écrit en 1970.  
Est-il prémonitoire ?*

*Saddam Hussein vraiment n'a rien à expliquer. J'attends des  
nouvelles. Ce petit monsieur qui avec Ben Laden fut payé par les  
Américains, fut-il doté d'armes secrètes, biologiques, nucléaires,  
chimiques. On verra bien. Après tout que la guerre commence !  
Cela fera baisser le chômage et rapporter des sous au lobby d'ar-  
mement.*



## MA GRAND-MÈRE

Ma grand-mère  
mais est-ce bien elle  
a traversé le chemin devant moi  
j'ai eu de la peine à la reconnaître  
elle a continué dans le champ labouré  
sa petite tête blanche brillait au soleil  
elle dodelinait au gré de sa marche difficile  
j'ai crié: mémé  
presque à regret  
car je sais qu'elle n'entend  
plus rien depuis longtemps  
des années sans se voir  
et la révolution lui ont corné les tympans  
au troisième mémé  
elle a disparu bue par la terre  
un sillon plus profond que les autres  
ou la fin de mon immobilité  
ou la fin d'autre chose

Ma grand-mère ne mangeait pas à table  
elle servait la nourriture  
et debout contre le potager  
tandis que nous mâchions  
picorait à la sauvette dans un bol ébréché

Nous les mâles  
le cul vissé sur nos chaises de paille  
parlions curés politique football

## THÉÂTRE

Le comédien rejoint son personnage  
il meurt inévitablement  
il tue véritablement  
la cage cernée de rouge envahit la salle  
les spectateurs cloués sur leur siège  
par de vrais poignards  
n'en croient pas leurs yeux  
ils voient sous le grand lustre passer des oiseaux  
la mort qu'ils définissaient  
le ventre plein s'assied à côté d'eux  
sa petite main maigre se pose sur leur main grasse  
là-bas dans le fond  
Mille figurants payés vingt francs barrent la sortie  
des archers occupent les loges  
mais le théâtre laisse planer le doute  
il faut que jusqu'à la fin les morts-vivants  
se croient à la représentation

## LA PIERRE

Je ne sais plus parler  
les mots meurent sur mes lèvres

Ma maison est assise dans le ciel  
c'est un cube venu d'ailleurs  
clos hermétique

Au détour d'un chemin  
une Vierge de plâtre sourit aux grands yeux  
elle a deux trous là où tu l'as regardée  
deux trous de neuf millimètres  
ses paupières sont coquilles vides  
il me faudra du temps pour oublier

J'écoute les étoiles  
celle qui est très bleue m'a dit la mort lente  
adieu ma mort que j'ai voulue violente

Satan sur sa croix de fer givré  
frissonne à regarder les formes polissonnes  
des arbres enneigés  
un millier de petits singes au cul pelé grignotent  
des pommes gelées qu'ils réchauffent  
dans leurs mains

Au détour d'un chemin  
un jardin qu'on bêche  
un homme sans doute celui qui n'est pas rentré  
le dernier ou le plus fatigué

Chien... paysage... électrique... homme...  
manomètre...  
machine douce  
prendre couteau... tuer machine douce

## LE TEMPS

Le temps délibérément  
s'est mordu les poignets

Il reste assis pensif en ce fauteuil  
les mains dégoulinantes de sang

On le voit de très loin ce fauteuil  
d'au moins vingt kilomètres  
insolite point noir sur un lac de sel  
un champ de neige

Il en a mis du temps pour y arriver  
chacun de ses pas s'est marqué  
à la fin il n'allait plus en ligne droite

La nuit vient  
les deux flaques rouges sont devenues grises  
le temps ne les regarde plus  
il compte les secondes  
il crachote des chiffres  
cinq... quatre... trois... deux... un  
tout a disparu  
le silence est revenu

## ET AU-DELÀ DES MOTS

Et au-delà des mots  
cette peur  
familiale comme un chien de basse-cour  
le jour tapie à mes pieds  
la nuit s'évadant à portée de voix  
pour m'effrayer davantage  
une ombre entre les arbres rabougris  
crécelle ou cri d'oiseau  
demain elle jouera du tambour

Les aveugles  
et le borgne qu'ils ont pris pour chef  
me surveillent étroitement  
ils guettent mes épouvantes  
craignent-ils que je n'invoque  
en cachette leur dieu mort

J'aime leur façon de ricaner silencieusement

La fin de l'histoire est belle  
c'est d'eux les anciens combattants  
que naîtra cette rivière d'enfants cruels  
cette marée d'enfants  
le borgne y passera le premier





## CHEMINS

Chemins où je marchais fourches carrefours  
vous m'avez emmené très loin  
souvent dans votre poussière ou dans vos flaques  
j'ai vu des mains me disant  
viens continue va plus loin

et j'allais  
les arbres me saluaient  
les étrangers m'accompagnaient

Mais un dimanche d'août  
j'ai ramassé au bord de la route  
un fragment de collier  
trois perles attachées  
si lourdes si lourdes

Une femme accroupie fouillait la poussière  
elle disait  
qui que vous soyez  
ami camarade étranger  
aidez-moi j'ai perdu mon collier

Alors les chemins les fourches les carrefours  
m'ont dit adieu de la main  
mourir c'est voyager  
reste un moment repose-toi